

deurs ou des intendants de provinces, pour un recueil des *Messes dominicales*. Le *Geloscopia* (Traité du rire), de Gregorio, a été classé parmi les livres d'astronomie. L'*Histoire des plantes*, de Linocher, est indiquée, dans la bibliothèque de Duverdière, sous le titre d'*Histoire des planètes*. Par contre, l'*Histoire des riches négociants* d'Augsbourg, des Fugger, *Fuggerorum imagines*, a été prise par quelques bibliographes pour un livre sur les *fougères*. Le *Morbi Gallos infestantis medicina* (1587, in-8°), de Gabriel de Minut, qui, dans cet ouvrage, n'avait en vue, comme il le dit lui-même, que la fureur des guerres civiles, n'en a pas moins été mis au nombre des traités sur les maladies vénériennes. Les *Notes* sur Rabelais, par Janet, qui les appelait, en plaisantant, ses *pièdes de mouche*, ont été transformées, dans la *France littéraire*, en un ouvrage intitulé les *Pieds de mouche* ou les *Noces de Rabelais*. Le *Theatrum mundi*, de Galucci, est un traité d'astronomie qui fut traduit en espagnol par Michel. Dufresnoy, qui n'avait jamais vu ce livre, le jugea d'après le titre en deux lignes : *Passable pour les faits qui regardent l'histoire universelle, et meilleur pour ce qui intéresse l'Europe*. Le même, dans son supplément à la *Méthode pour étudier l'histoire*, a pris pour un ouvrage sur le Cathay ou la Chine un livre de J. Betussi, de Bassano (1573, in-8°), sur le *Cataio*, antique manoir qui, de nos jours, est devenu la propriété du duc de Modène. La *Sauce au verjus*, pamphlet dirigé contre M. de Verjus, diplomate français, a été mise au nombre des livres sur la cuisine, dans le catalogue de la bibliothèque de Filheul. Guarini, à cause de son *Pastor fido*, a été placé, par un moine, parmi les écrivains religieux. Un opuscule, publié à La Haye en 1752 (in-12), *Lettres sur la coutume moderne d'employer le vous au lieu du tu*, de Jacob Vernot, a été cité par Senebier dans l'*Histoire littéraire de Genève*, et par Ersch dans la *France littéraire*, sous le titre de : *Lettres sur la coutume d'employer le vin au lieu du thé*.

Les historiens ont aussi plus d'un péché sur la conscience, et leurs bévues ont trop souvent fait fortune. Les passions politiques ont fréquemment inspiré d'étranges allégations. Nous avons parlé du P. Loriquet. N'est-ce pas lui qui, dans une *Histoire de France à l'usage de la jeunesse* (Ad majorem Dei gloriam), fait du marquis de Buonaparte le généralissime de Louis XVIII le Désiré, « roi depuis 1795, reconnu en 1814. » Mais l'édition où s'élevait cette bévée est aujourd'hui introuvable. M. de Montalembert en a nié l'existence. Accepté : tout mauvais cas est niable. A défaut de cette curiosité, on lira avec intérêt la page où l'historien des jésuites juge les désastres de Moscou (2^e éd., Lyon, 1816, in-18, t. II, p. 322). Mais celle on se trouve racontée la bataille de Waterloo n'est pas moins drôlatique : « Et aussitôt on vit ces forcenés (la vieille garde) tirer les uns sur les autres, et s'entre-tuer sous les yeux des Anglais, que cet étrange spectacle tenait dans un saisissement mêlé d'horreur. » En feuilletant les *Débats* de 1814, on rencontre un *fait-Paris*, publié quelques jours après l'entrée de nos amis les ennemis et qu'aurait pu signer des deux mains le P. Loriquet : « *Buonaparte ne s'est jamais appelé Napoléon. Son vrai prénom était Nicolas. Mais cet homme voulait que tout ce qui tenait à sa personne fût extraordinaire.* » De nos jours, il est un historien dont le sans-gêne est presque passé en proverbe ; nous avons nommé M. Granier de Cassagnac. Son *Histoire du Directoire*, principalement, doit être recommandée aux amateurs de gasconnades historiques. M. Granier, qui, « comme on sait », ne puise qu'aux sources les documents dont il se sert, « commit, il y a de cela assez longtemps, une bévée qui montre avec quelle désinvolture il tranche les noués gordiens les plus compliqués : revenant d'un voyage d'Amérique, il racontait à ses contemporains qu'il avait horriblement souffert du mal de mer, et il ajoutait : « D'où vient qu'aucun des anciens n'a, dans aucun endroit, parlé du mal de mer ? Qui ne serait frappé d'admiration pour l'écrivain gascon, émettant une pareille assertion ! Comme il faut tenir les anciens dans le creux de sa main pour pouvoir parler de la sorte ! En effet, écrivait à ce propos M. Alphonse Karr, pour dire que Virgile, par exemple, a parlé des abeilles et a mis en beaux vers une certaine d'erreurs, il n'est besoin de se souvenir que de cinq ou six syllabes ; mais pour nier que, dans aucun endroit, les anciens aient parlé de telle ou telle chose, il faut se souvenir simultanément et clairement de tous les ouvrages des anciens, sans en excepter une ligne. » M. Karr objecta à M. de Cassagnac, qui n'avait pas encore pris sans doute l'excellente habitude de « remonter aux sources », quinze ou vingt passages des anciens, relatifs au mal de mer et tirés de Cicéron, de Juvénal, de Sénèque, etc. Un historien beaucoup moins fantasiste que M. de Cassagnac, le ministre actuel de l'instruction publique, M. Duruy, dit le savoir et la bonne foi ne peuvent être mis en doute, a pourtant, lui aussi, certaines petites erreurs à se reprocher :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

M. Duruy dit dans l'*Histoire de France* (édition Hachette, t. II, p. 531), chapitre de l'Assemblée constituante (1789) : « La presse se vait alors l'incendie ; le hideux Marat, dans

l'*Ami du peuple*, et Camille Desmoulins, dans son *Cordelier*. » Or, Camille Desmoulins, en 1789, ne pouvait pas semer l'incendie dans son *Cordelier*, puisque le *Vieux Cordelier* ne parut que lors de la lutte des dantonistes et des hébertistes, c'est-à-dire en décembre 1793, quatre ans après ! Le *Vieux Cordelier* était de plus une œuvre d'apaisement et avait pour but non de semer l'incendie, mais de l'éteindre. M. Duruy a évidemment confondu le *Cordelier* avec les *Révolutions de France et de Brabant*. L'erreur n'en circule pas moins officiellement dans les lycées de l'empire. Mon Dieu, que le savant et libéral ministre, que cet Atlas qui porte aujourd'hui sur sa tête le lourd problème de l'enseignement gratuit et obligatoire, commette une bévée de ce genre (le mot souligné est le titre de notre article), dans la grande histoire de France qu'il nous prépare, la critique n'aurait qu'à se taire ; mais alors il travaillait en pantoufles, en robe de chambre et en bonnet de coton, et le bonnet de coton, symbole d'une tête rassise, d'une âme quêtée et d'un cœur tranquille, n'explique pas une distraction de cette gravité.

Mais c'est surtout dans le domaine planétaire de la chronique et du feuilleton que la bévée croît avec délices, comme dirait Figaro. On y renouvelle presque chaque jour l'aventure du marquis de Villette, lequel, après s'être montré au dernier siècle l'un des plus violents détracteurs de Boileau, se couvrit de ridicule en plaçant en tête de son *Eloge de Charles V* le vers suivant :

On peut être un héros sans ravager la terre,

qui était de Boileau même, et qu'il donnait comme de Voltaire. Que de vers sont attribués à Pierre qui appartiennent à Paul. On n'en finirait pas, si l'on voulait relever toutes les bévées de ce genre qui se commettent à toute heure dans les journaux grands et petits. Nous-même, nous sommes en ce moment la cause innocente d'une méprise de cette nature ; en 1855, nous écrivions cette phrase à la préface de notre *Jardin des Racines grecques* : *On ne voyage plus aujourd'hui ; l'on arrive*. Eh bien, des lettres nous arrivent de temps en temps de la province et de l'étranger, où l'on nous demande dans quel volume de nos *poésies* se lit ce vers, que l'on trouve assez bien frappé. Nous répondons, à notre corps défendant, que nous n'avons jamais commis, et que nous ne commettrons jamais de vers tant que nous serons sain de corps et d'esprit.

Une bévée plus grave, et qui se note de temps à autre dans la presse théâtrale, est celle-ci. Un critique apprécie la représentation de telle pièce ou le début de telle actrice. Son article, écrit d'avance, est imprimé de la veille et a dû paraître le lendemain de la représentation ou du début. Or, il est arrivé que ce soir-là précisément le théâtre a fait relâche ou changé son programme ! C'est ainsi que, récemment, un de nos lundistes les plus appréciés, et les plus dignes de l'être, s'est vu condamner par un tribunal pour avoir rendu compte des représentations d'une comédienne qui n'avait pas encore débuté. Le feuilleton théâtral nous offre encore des bévées d'une autre espèce. Tout dernièrement, par exemple, rendant compte du *Camp du drap d'or*, M. Gustave Chadeuil s'écriait dans le *Sicéle*, avec une rare intempérance : « L'hippodrome a repris son rang dans la série des plaisirs parisiens. Des chevaux courent dans la vaste arène, valsent et polkent montés par des centaures. » Des chevaux montés par des centaures ! Spectacle bien digne de piquer la curiosité ! Déjà Timothée Trimm nous l'avait fait entrevoir dans le *Petit Journal* : « Rigolo a vingt manières de lancer son prétendu dompteur dans l'espace, — il rue, — il allonge le cou, — il se tient tout droit, — il se couche au besoin. — Un centaure y perdrait ses épousins. » Notez que Rigolo est un muet, et que Timothée Trimm est un... spirituel chroniqueur qui prétend faire de sa chronique quotidienne « un perpétuel enseignement. » Le *Figaro* a ri à ventre débouffonné de ces bévées de Timothée Trimm. N'est-ce pas lui qui, racontant la translation du cœur de Voltaire à la Bibliothèque impériale, disait : « Cette illustre vertèbre... » révolutionnant avec ce seul mot toute l'histoire naturelle ? N'est-ce pas lui qui disait encore : « Voltaire était un libelliste quand il déchirait Fréron, — un rhétoricien quand il attaqua Jean-Jacques, » d'où il faut conclure que Voltaire était encore en rhétorique quand il se mit en guerre avec l'auteur d'*Emile*, à moins qu'on ne suppose que M. Timothée Trimm ait voulu dire *rhéteur* en écrivant *rhétoricien*, comme il a voulu dire sans doute *viscère* en écrivant *vertèbre*. Le seul littéraire qui puisse disputer avantageusement la palme au rédacteur du *Petit Journal* est un romancier actuellement en possession de la faveur populaire, M. le vicomte Ponson du Terrail, le même qui, ayant été déçu dans ses espérances touchant le ruban de la Légion d'honneur, disait fièrement en manière de consolation à un de ses amis, quelques jours après le 15 août 1865 : « Mon cher, j'ai été rayé de la main même de l'empereur ! » Aujourd'hui (octobre 1866), nous devons dire que c'est la rature qui a été rayée. M. Ponson du Terrail brille surtout par un style comme celui-ci : « Ouf ! répondit Melchior, qui, pour calmer ses rudes émotions, n'avait cessé de boire durant la longue route qu'ils venaient de faire, et n'avait point desserré les dents. » (V. les *Étudiants d'Heidelberg* dans le *Spectateur*.) Il nous faudrait

un volume pour rapporter tous les traits de ce genre relevés par les petits journaux, qui se sont lassés à ce jeu sans convertir le fécond romancier. Pour notre part, nous nous rappelons de lui certaines phrases où il était question d'un monsieur qui lisait une lettre en se promenant dans son jardin, les mains derrière le dos ; cela peut servir de pendant à cette ligne d'un autre roman où l'auteur s'écrie : « La jeune fille se précipita dans les bras du pauvre invalide, » après nous avoir appris que le pauvre invalide était manchot. Les romanciers à la toise, fournisseurs habituels des journaux à un sou, ont d'ailleurs souvent une façon d'écrire assez bizarre. Ainsi dans l'*Omibus* du 5 janvier 1860, sous la signature Albert Blanquet, nous lisons : « Robert tira la porte sur eux, et peu d'instant après une voiture les emportait au trot de deux bons chevaux lancés au galop. » (Le *Parc aux Cerfs*.) Après cela, il faut tirer l'échelle... Eh bien, non, il nous reste une petite excursion à faire sur les terres de l'Académie : ce sera le moyen de n'humilier personne. N'allez pas croire au moins que ce soit dans le perfide dessein de vous conter cette anecdote vraie ou fautive, de laquelle il résulterait, au dire des méchantes langues, que, dans son Dictionnaire, l'Académie aurait un jour défini l'écrevisse, « un petit poisson rouge qui marche à reculons. » Dieu nous préserve jamais d'une pareille noirceur. Nous voulons seulement vous parler d'un des membres de l'illustre compagnie, de Scribe, l'écrivain qui a dit cette jolie chose dans l'*Héritière* :

D'avoir pu le tuer vivant,
Je me glorifierai sans cesse,

et cette autre, dans *Michel et Christine* :

Un vieux soldat sait souffrir et se taire
Sans murmurer (bis !).

digne de figurer à côté de ces vers mirifiques de l'*Enfant du régiment* de Brazier :

En vous voyant sous l'habit militaire,
J'ai deviné que vous étiez soldat.

Scribe, dans son discours de réception à l'Académie française, a commis certaine bévée qui a fait scandale : « La comédie de Molière, s'écria-t-il, nous dit-elle un mot des erreurs, des faiblesses, des fautes du grand roi ? Nous parle-t-elle de la révocation de l'édit de Nantes ? » Le trait est inouï ! mais Scribe ignorait donc que Molière mourut le 16 février 1673, douze ans avant la révocation de l'édit de Nantes, qui est du 18 octobre 1685 ? Dans nous ne savons laquelle de ses pièces, le même Scribe fait demander par un de ses héros, assis à une table, une plume, du papier, de l'encre, et tout ce qu'il faut pour écrire. — Ne quittons pas M. Scribe et l'Académie sans rappeler cet entre-filet de la *Presse*, qui parlait, en janvier 1863, de la réception de M. Octave Feuillet, successeur de Scribe, sous la rubrique *Crimes et délits*, par suite d'une bévée typographique. Les bévées typographiques sont d'ailleurs fréquentes ; on les a baptisées du nom de *coquilles* ; c'est à ce mot que nous en reparlerons.

Mais ne va-t-on pas nous dire à notre tour : Grand, gros, lourd dictionnaire, tu me parais bien osé de venir fouiller de ton crochet les épures de nos écrivains les plus en vogue ; pense-tu qu'il serait besoin d'une loupe pour découvrir quelque anguille énorme dans ce vinaigre que tu nous distilles ? Avant de monter, avec cette insistance, la paille qui est dans l'œil de ton voisin, ne serait-il pas prudent de l'assure s'il ne se promènerait pas dans le tien un mat de cocagne ?... Hélas ! le *Grand Dictionnaire* n'éprouve aucune honte à dire : « *Brigadier, vous avez raison ;* » et cet aveu, dénué de tout artifice, affaiblira, nous l'espérons, la vivacité des critiques auxquelles nous a conduits le mot bévée.

Nous sommes loin d'avoir épuisé le chapitre des bévées, et notre sac est plein encore ; mais il est temps de finir. Nous ne pouvons taire pourtant certaine bévée d'un orateur sacré (ne s'agit-il pas de l'évêque de Poitiers ?) qui, fort singulièrement inspiré, prononça en chaire et fit imprimer à grand fracas l'oraison funèbre d'un zouave pontifical, qui, à quelque temps de là, eut la malencontreuse idée de réparaître dans le monde des vivants. Déjà Gicquel (c'est le nom de ce bienheureux) avait pris rang au ciel des héros de l'Eglise et la couronne des martyrs éclairait son front de zouave pontifical, lorsque la police correctionnelle jugea à propos de lui arracher sa robe d'innocence et de lui faire revêtir la casaque des escrocs. L'erreur de monseigneur vaut celle-ci d'un Dictionnaire bien connu, tiré en 1853 : « *Ham*, ch.-l. de cant. du dép. de la Somme... célèbre château fort qui sert de prison d'Etat, où est détenu en ce moment (en 1853 !!!) le prince Louis-Napoléon. » Nous pourrions en rester là. Citons en terminant une bévée municipale : Le maire d'une petite ville avait chargé son adjoint de surveiller les représentations du théâtre. Au bout de huit jours, il recevait le rapport suivant : « Monsieur le maire, cette semaine tout a bien marché. Mais ma loyauté me force à vous déclarer que le chef d'orchestre, dont j'ai suivi avec scrupule tous les mouvements, n'a pas joué de son instrument une seule fois en huit jours. S'il se contente de faire des gestes, peut-être sera-t-il bon de le destituer. » — Tiron le rideau, puisqu'il s'agit de théâtre.

BÉVY (Charles-Joseph), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, historien et érudit français, né à Saint-Hilaire (Loiret), en 1738, mort en 1830. On a de lui, entre autres ouvrages estimés : *Histoire des inaugurations des rois, empereurs et autres souverains de l'univers* (1776, in-8°), livre curieux et recherché ; *Histoire de la noblesse* (Londres, 1791, in-4°), et *Unique origine des rois de France* (1814, in-8°).

BEWEDEY (*Bellilocus*), ville d'Angleterre, comté et à 22 kil. N.-O. de Worcester, sur la Severn ; 4,920 hab. Commerce de cuirs, sel, drêche, etc. Eglise construite par Henri VII ; beau pont sur la Severn.

BEWER (Clément), peintre allemand, né à Aix-la-Chapelle en 1820, a étudié dans les ateliers de Dusseldorf, d'Anvers et de Paris. Ce peintre, qui met dans ses ouvrages la science synthétique de l'école allemande, y fixe aussi les effets de lumière si chers à l'école flamande et aux maîtres italiens. On cite de lui : la *Fuite de Marie Stuart*, au musée de Cologne ; *Roméo et Juliette* ; le *Tasse lisant sa Jérusalem à la cour de Ferrare*, et la *Guerre de Warbourg*, reproduite par le burin.

BEWICK (Thomas), dessinateur et graveur anglais, né en 1753 à Cherryburn, mort en 1828. Il a exécuté un très-grand nombre de gravures sur bois pour des ouvrages illustrés, entre autres pour une *Histoire générale des quadrupèdes*, publiée à Newcastle (1790, in-4° ; 7^e éd. 1820) ; pour l'*Histoire des oiseaux britanniques* (Londres, 1809, 2 vol.) ; pour les *Ballades*, de R. Bloomfield (Londres, 1802, in-4°) ; pour les *Fables*, de Gay, etc. Un *Chien de chasse*, qu'il grava pour ce dernier livre, lui valut le prix proposé par la Société des arts pour la meilleure gravure sur bois. Il s'est fait aider dans ses divers travaux par son frère John Bewick, né, comme lui, à Cherryburn, en 1760, mort à Newcastle en 1795.

BEX, bourg paroissial de la Suisse, canton de Vaud, à 40 kil. S.-E. de Lausanne, 20 kil. S.-E. de Vevey, près de la rive droite du Rhône, sur l'Avençon ; 3,550 hab.

Ce village est dominé de toutes parts par de hauts sommets boisés, sur l'un desquels se voient encore les restes du vieux château de Duin, que les Bernois démantelèrent en 1465. Aux environs, se trouvent les salines dites de Bex, les plus considérables de l'Europe. Elles ont été découvertes en 1554 ; trois sources principales sont exploitées, et l'une d'elles est située à plus de 700 mètres au-dessus du niveau du lac de Genève ; des galeries pénètrent dans les rochers jusqu'à une profondeur de 1,300 mètres ; là, se trouve un puits du fond duquel on aperçoit les étoiles en plein midi. L'exploitation des salines de Bex prend chaque jour des proportions plus considérables : en 1822, la production n'était que de 700 kil ; aujourd'hui, elle dépasse 40,000 quint. Quoique n'est jamais descendu dans les entrailles de la montagne ne se fera jamais une idée de ses majestés souterraines ; toutes les galeries communiquent entre elles par des puits, des escaliers et des rampes ; certains escaliers sont composés de 730 marches. Mais les parties les plus curieuses sont les pièces dites *réservoirs*, vastes stalles creusées circulairement dans le roc ; l'une d'elles mesure 25 mètres de diamètre sur 3 mètres de hauteur, et, ce qui ajoute encore à l'effet, c'est qu'aucune colonne n'en supporte la voûte. La principale curiosité de ces lieux pittoresques est le puits du *Bouillet*, qui mesure 285 mètres au-dessous du sol de la galerie.

Quand on revient des salines au bourg de Bex, on rencontre sur la route une des plus grandes curiosités géologiques de la Suisse ; c'est un bloc erratique, de dimensions si colossales qu'on l'appelle le *bloc monstre*. Il n'a pas moins de 18 mètres de longueur, 16 de largeur et 20 de hauteur, ce qui donne un volume de 5,760 mètres cubes. Les minéralogistes, cela se comprend, se sont livrés à mille conjectures sur la présence de ce bloc entièrement étranger au sol qui le porte. Saussure y trouvait une nouvelle preuve pour son système des grands courants d'eaux qui, selon lui, ont formé le bassin du Léman et la vallée du Rhône ; la science moderne le croit charrié par les glaciers gigantesques qui, suivant son système, ont couvert, à un moment donné, une grande partie de l'Europe.

Haller fut directeur des salines de Bex de 1751 à 1754, et c'est dans cet intervalle qu'il rédigea son *Histoire des plantes de la Suisse*.

BEXON (Gabriel-Léopold-Charles-Aimé), naturaliste et historien, né à Remiremont en 1748, mort en 1784, fut l'un des plus zélés, et, malgré cela, est encore aujourd'hui l'un des moins connus des collaborateurs de Buffon, bien qu'il soit sans contredit celui dont le style prit le plus aisément l'élévation et les allures du maître. Il éprouva de très-bonne heure un goût très-vif pour l'étude de l'histoire naturelle ; mais contrefait, sans fortune, il dut chercher à se créer une position en embrassant l'état ecclésiastique. Après avoir fait ses études de théologie au séminaire de Saint-Claude, à Toul, où il se lia d'une vive amitié avec François de Neufchâteau, puis à Nancy, il se fit recevoir docteur en théologie et reçut l'ordre de la prêtrise dans cette ville. Le plus dévoué et le plus aimé des secrétaires de Buffon, Humbert-Basile, qui resta avec le grand naturaliste jusqu'à la mort de celui-ci, a laissé